

1<sup>ère</sup> Lecture : Deutéronome 6,2-6I. Contexte

Deutéronome 5 redonne le Décalogue suivi d'une explication importante. Les dix commandements furent prononcés dans le feu, la nuée et les ténèbres par le Seigneur lui-même aux oreilles d'Israël. Celui-ci fut alors saisi d'une crainte si grande que les chefs et les Anciens, au nom du peuple, dirent à Moïse qu'ils ne voulaient plus entendre Dieu directement mais seulement par son intermédiaire. A la demande de Moïse, le Seigneur répondit : « Ils ont bien parlé », et annonça que dorénavant il agirait comme ils l'ont voulu. Cette décision de Dieu signifie qu'il parlerait un jour par son Fils fait homme. Moïse l'a compris, puisqu'il le dira en Dt 18,15-18 (voir au 4<sup>e</sup> Ordinaire B). Mais le peuple ne le voulait que parce qu'il ne voulait plus avoir peur. Aussi, Moïse se contenta-t-il de lui dire qu'il lui suffira de faire ce qu'il lui dira de la part de Dieu, pour qu'il obtienne d'entrer dans la Terre Promise.

Au chap. 6, Moïse expose la façon concrète dont Israël devra vivre en Terre Promise pour être prêt à recevoir la Promesse. Il donne d'abord – c'est notre texte – une prescription qui permettra à Israël d'observer le Décalogue. Mais pour qu'il comprenne bien cette prescription, il la fait précéder des dispositions demandées par l'Alliance, tant celles que Dieu a prises que celles qu'Israël a promises. Il sera nécessaire de voir le v. 1, car il détermine le v. 2 : sans lui, le v. 2 signifie : « Voici ce que tu dois faire », alors qu'avec le v. 1, le v. 2 signifie : « Voici ce que Dieu demande, pour que tu puisses bien te comporter ».

II. Texte1) Les dispositions du Seigneur et d'Israël (v. 1-3)

- v. 1 (omis) : Moïse dit à Israël que Dieu lui donne ses commandements, ses décrets et ses jugements à apprendre et à « faire dans la terre » afin de l'hériter. Cela veut dire que cette terre n'est pas la Terre Promise qu'il recevra un jour en héritage. Comme nous l'avons vu la fois précédente, la Terre Promise n'est pas Canaan, mais la Terre invisible promise à Abraham, Isaac et Jacob (He 11,9-16), qu'Israël découvrira et obtiendra s'il pratique les ordonnances de Dieu. Pourquoi cette pratique des ordonnances est-elle nécessaire ? Parce que cette Terre a été promise en vertu de l'Alliance, par laquelle Dieu s'est engagé par serment de la donner, et par laquelle Israël doit se comporter d'une façon digne de son Élection. Or la pratique de ces commandements produit une façon de penser et d'agir, qui rend plus homme et plus conforme au partenaire de Dieu dans l'Alliance.

S'il est question de commandements, d'instructions et d'héritage, c'est qu'Israël doit être éduqué. L'enfant qui est mal éduqué devient un égoïste qui voit son prochain comme une vache à lait ou la poule aux œufs d'or dont il veut profiter au maximum. Il lui a manqué d'être formé par des ordres, des habitudes, des avis, des obligations, des corrections, qui lui apprennent à rencontrer valablement d'autres hommes, à nouer avec eux de bons rapports sociaux et à vivre paisiblement au milieu d'eux, afin de devenir ensemble plus homme. Ainsi, dans l'Alliance, Dieu donne sa Loi et ses ordonnances, pour qu'Israël devienne un partenaire qui lui ressemble et à qui il puisse confier son héritage, le Royaume de Dieu. Or Israël a besoin d'une fameuse éducation. Non seulement les quarante ans de formation au Désert, mais aussi tous les textes de l'Ancien Testament retentissent des difficultés, des échecs et des avatars d'une telle éducation. Et finalement les prophètes annoncent que cette éducation réussira seulement avec le Messie quand Dieu se fera homme, et quand, par le Messie, l'homme sera divinisé. Voilà le sens de ce v. 1 : Dieu s'engage à former Israël de telle façon que lui et son peuple vivent du même Esprit dans son Royaume messianique.

- v. 2 : « Tu craindras », litt. « Afin que tu craignes » : En donnant ses commandements éducateurs, Dieu vise un double but qui est à l'avantage d'Israël. Le Lectionnaire ne donne pas deux buts, mais trois attitudes, peut-être parce qu'il a omis le v. 1. Le premier but est : « Tu craindras le Seigneur » auquel la suite se rattache, et le deuxième, à la fin du verset, est : « Tu auras longue vie », litt. Tes jours s'allongeront ». Examinons ces deux buts :

- a) « Afin que tu craignes le Seigneur ton Dieu » : La crainte de Dieu est une vertu qui relève de la vertu de religion, la piété, et qui dispose à l'amour envers Dieu ; au dire de Jr 32,40, elle existe aussi dans la nouvelle Alliance. La crainte en général va de la peur instinctive – c'est le degré le plus bas – au respect reconnaissant – c'est le degré le plus élevé – en passant par bien des degrés. Ici c'est un des degrés intermédiaires : il consiste à « observer par chaque génération les commandements et les décrets donnés par Moïse, et cela, tous les jours de ta vie ». Il ne s'agit pas d'observer les commandements pour les observer, mais de les observer pour craindre le Seigneur, afin d'être en relation correcte avec Dieu. Un enfant qui obéit parce qu'il le faut bien et en ronchonnant arrête son éducation ; c'est seulement quand il le fait de bon gré et pour contenter ses parents qu'il devient plus homme. Nous voyons donc ce qu'est la crainte de Dieu demandée : c'est l'attention empressée au Seigneur, en faisant de bon cœur ce qu'il demande. Quand on observe ainsi les commandements, ceux-ci imprègnent profondément le cœur, et l'être tout entier devient conforme à la volonté de Dieu. La pratique des commandements ne se transmet pas héréditairement, chacun doit s'y exercer ; c'est pourquoi Moïse dit : « Je les commande à toi, à ton fils et au fils de ton fils ». Et il faut les faire « tous les jours de ta vie » : ce doit être une pratique constante, car elle maintient et développe la crainte de Dieu qui est si importante. Et, comme dit ci-dessus, « il n'y a pas d'amour de Dieu véritable sans la crainte de Dieu entretenue par la mise en pratique des commandements. Jésus le dira encore : « Celui-là m'aime, qui fait mes commandements » (Jn 14,15.21 ; 1 Jn 5,3).
- b) « Afin que tes jours s'allongent » : telle est la récompense que Dieu donne à ceux qui le craignent. Le premier sens est que ceux-là parviendront à arranger leur vie de telle façon qu'ils auront assez de jours pour faire tout ce qu'ils auront à faire. Le deuxième sens est lié à la Terre Promise véritable qu'est le Royaume des cieux ou le Ciel : il s'agit alors des jours sans fin de la vie éternelle pour louer Dieu.

Voilà la disposition bienfaisante de Dieu à l'égard d'Israël (et de l'Église) : elle s'engage à éduquer son peuple, afin que celui-ci acquiert la crainte du Seigneur, et afin qu'il ait ses jours bien remplis. Au v. 3, Moïse va indiquer la bonne disposition qu'Israël doit avoir en réponse à l'engagement que Dieu a voulu à son égard.

- v. 3 : « Israël, tu écouteras et tu veilleras à mettre en pratique » : Nous avons vu le sens de « entendre » au Temps de Noël A. La mise en pratique est jointe à l'écoute, car celle-ci implique de faire attention à ce qui est dit, afin de savoir ce qu'il y aura à faire. Ce qu'Israël doit écouter et faire, c'est « ce qui t'apportera bonheur et fécondité », traduction abrégée de « (ce) par quoi tu auras du bonheur, et par quoi vous vous multiplierez beaucoup ». <sup>1</sup> Le terme « fécondité » signifie donc l'agrandissement d'Israël. Ce sont les commandements qu'Israël doit écouter et faire, mais Moïse les montre dans leurs fruits : bonheur et fécondité. Il venait de dire que la pratique des commandements produirait de bonnes relations avec Dieu et des jours bien remplis, il demande maintenant à Israël de continuer à voir le bon côté des commandements mis en pratique : ils procureront bonheur et fécondité. Ceci constitue une leçon pour nous : quand les commandements nous paraissent pénibles à faire, il est bon de songer aux bienfaits que leur mise en pratique nous apporte.

<sup>1</sup> Litt. : « de-sorte-que ce-soit-bon pour-toi et-de-sorte-que vous-soyez-nombreux beaucoup ». Précisons encore qu'il s'agit ici de « être-bon, טוב, tov », et non d'être « bienheureux, אשר, asher ».

« Dans un pays où coulent le lait et le miel » : Le texte hébreu et les versions n'ont pas la préposition « dans », et les versions font de l'expression le complément direct de « donner ». Moïse voit dans cette terre la suprême récompense, le Royaume des cieux et ses dons de fertilité ; il annonce les biens spirituels du Royaume du Christ. Dans la primitive Église, quand les catéchumènes venaient d'être baptisés, on leur donnait du lait et du miel, pour illustrer leur entrée dans le Royaume du Christ, anticipé dans l'Église. « Comme te l'a promis le Seigneur », litt. « Comme t'en a parlé le Seigneur » : Cette parole du Seigneur a été dite à Moïse en Ex 3,8.16-17, au moment où Dieu lui révèle son Nom (YHWH = Seigneur), pour qu'il aille délivrer le peuple d'Israël de la servitude d'Égypte. Ceci prépare le verset suivant où le Nom du Seigneur sera dit deux fois. Telle est la disposition correcte d'Israël à l'égard du Seigneur, en réponse à celle du Seigneur à l'égard d'Israël : obéir au Seigneur qui lui promet les biens spirituels de son Royaume. C'est dans ce climat de confiance mutuelle, le Seigneur élevant Israël et Israël étant attentif au Seigneur, que Moïse, dans la deuxième partie de notre texte, donne la profession de foi à vivre dans l'amour du Seigneur, afin qu'Israël pratique en pensée, en parole et en acte le Décalogue introduit par le premier de ses commandements.

## 2) L'amour d'Israël au seul vrai Dieu (v. 4-9)

- v, 4 : « Écoute, Israël » : C'est la deuxième fois qu'Israël est invité à écouter. Cette répétition signifie qu'Israël doit apprendre ce qu'il ne sait pas encore. Or ce qu'il doit entendre, c'est – selon le Lectionnaire – que « le Seigneur notre Dieu est l'Unique », mais cela Israël le sait déjà. Que doit-il donc apprendre ? Nous verrons plus loin ce que Moïse veut dire. « Israël » : Ce n'est pas Jacob, l' élu de Dieu qui cherche ses propres intérêts, c'est Israël, le témoin de Dieu qui cherche les intérêts du Seigneur. Dans le Deutéronome on trouve quarante fois le terme « Israël », contre neuf fois celui de « Jacob », ce dernier étant unis sept fois à Abraham et à Isaac.

« Le Seigneur notre Dieu est l'Unique » : Le Lectionnaire a omis le deuxième « le Seigneur », car le texte dit : « Le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un ». Ce sont deux dénominations, comprenant le Nom propre de Dieu révélé à Moïse au Buisson ardent : elles sont complémentaires :

- a) « Le Seigneur notre Dieu » désigne celui qui s'est révélé à son peuple, face aux autres peuples qui ont leurs dieux.
- b) « Le Seigneur est un » se trouve encore, et seulement, dans l'Ancien Testament, en Za 14,9 où il désigne celui qui veut se révéler à tous les peuples et supprime tous les dieux.

Les deux dénominations signifient donc : Le Seigneur, YHWH, est à la fois celui qui s'est révélé à Israël et l'unique vrai Dieu du monde entier.

« L'unique » ou « Un » : En hébreu, un seul terme signifie les deux : « **יְהוָה** », « Unique par rapport à », « Un en lui-même ». Examinons le sens de ce terme, car l'unicité de Dieu est reprise dans le Nouveau Testament, et l'unité ne s'oppose pas à la Sainte Trinité. Envisageons-le dans les deux textes où l'on a « le Seigneur est un » : ici et en Za 14,9 :

- a) Dans notre texte : le premier sens est l'unicité de Dieu face aux autres dieux ; le deuxième sens est l'unité de Dieu en lui-même. Les juifs, comme nous, croient en l'unicité de Dieu, mais ils rejettent la Sainte Trinité, parce que, disent-ils, « un » ne peut pas vouloir dire « trois ou triple ». Les musulmans et les témoins de Jéhovah soutiennent eux aussi le même argument, mais ils s'inspirent des juifs. Quant aux hindouistes, ils parlent d'une triade de trois en un seul, mais ce sont

vraiment trois dieux agissant séparément ou de concert. Il suffit donc de mettre au point cette unité de Dieu selon les juifs et selon les chrétiens. Pour les juifs, « Dieu est Un » signifie qu'il est insécable et au-delà de nos conceptions et de toute compréhension. Dès lors, introduire des distinctions en Dieu, c'est le déloger de sa transcendance absolue et briser son unité. C'est pourquoi, dire que Dieu s'est fait homme est, pour eux, une aberration et une idolâtrie : en effet, ajouter quelque chose à Dieu, c'est dire que Dieu ne se suffit pas à lui-même et est contraire au Dieu Un. En d'autres termes, dire que Dieu s'est fait homme, c'est affirmer que Dieu devient composé ; il n'est donc plus ni un ni simple. Que répondre à leurs raisonnements ? Reprenons les trois éléments qu'ils avancent pour sauvegarder l'unité de Dieu :

- 1/ Dieu est au-delà de toute compréhension humaine : dire que l'on peut comprendre Dieu, c'est ravalier Dieu au niveau de l'homme, en faire un homme éminent ou un surhomme. Parce que Dieu est Dieu et pas un homme (Os 11,9), lui seul sait ce qu'il est. Sur ce point, les chrétiens sont d'accord avec les juifs.
- 2/ Dieu n'est pas composé, n'a pas de divisions internes. P. ex., différencier et séparer en Dieu ses attributs de bonté, de puissance, de sainteté, etc. est erroné. C'est dans sa révélation aux hommes, donc en dehors de lui, que ses attributs se différencient les uns des autres. Mais en lui ils ne font qu'un et ils sont lui, sans que nous puissions le comprendre. De même, dire que Dieu n'est pas éternel, c'est dire qu'il a un commencement, il serait alors limité et créé par un supérieur à lui. De même encore, dire que Dieu peut changer, évoluer, se perfectionner, apprendre, c'est nier son unité. Ici aussi, les chrétiens sont d'accord avec les juifs.
- 3/ Dieu étant absolument un, il ne peut pas y avoir en lui de relations, car relatif s'oppose à absolu et implique des distinctions. Dire que Dieu a conscience de lui-même ne peut pas vouloir dire que sa conscience est différente de lui : il s'agit là de notre façon humaine de penser que nous transposons en Dieu. Mais en Dieu, ce que nous appelons sa conscience n'est autre que lui-même. Cela, cependant, demeure incompréhensible, parce que nous ne savons rien de ce qui est en Dieu. Nous savons seulement, notamment par l'Écriture Sainte, ce que Dieu nous a dit de lui, à savoir qu'il est un, sans division, sans composition, sans distinction ni relation quelconque. De même, quand sont envisagés l'Esprit de Dieu et les paroles de Dieu, ils sont des manifestations de Dieu en dehors de lui et pour nous, et non des réalités distinctes en lui. Parce que Dieu s'est révélé « un » à nous, à plus forte raison est-il « un » en lui-même d'une façon qui nous échappe. Tout cela est vrai. Et pourtant, ici les chrétiens, tout en affirmant cette vérité que Dieu reste un, ne sont pas d'accord avec les juifs.

C'est donc sur ce troisième élément que nous devons considérer l'unité de Dieu. Nous répondons alors ceci aux juifs :

- 1/ Il est vrai, comme vous le dites, que Dieu est absolu et un, qu'il l'est d'une façon dont nous ne pouvons rien dire, sauf qu'il est absolument un. C'est même par l'affirmation de cette vérité que nous, qui sommes totalement relatifs, avons la conviction que Dieu est incompréhensible et ne contient rien de relatif, de composé, de divisé. Cependant, ce raisonnement, qui se montre inattaquable, est démenti par un fait capital, qui détruit ce raisonnement tout en le confirmant.
- 2/ Le fait capital est que Dieu s'est révélé « trine » par Jésus Christ, en se disant toujours « un », comme vous l'entendez. Vous niez ce fait, parce qu'à force de vous opposer aux païens qui ne croient pas à ce que vous avez bien compris de l'unité de Dieu, vous en êtes venus à faire plus attention à votre

raisonnement sur cette unité de Dieu qu'à Dieu qui a bien voulu vous la révéler. En vous fiant à votre raisonnement, vous en déduisez que Dieu ne peut pas dire autre chose que ce que vous, vous en avez conclu, et qu'il ne peut dire ce qu'il est en lui-même. Mais Dieu, qui est Dieu et ne dépend pas de vous, de vos pensées, de votre foi, a dit ce qu'il était en lui-même. Si Dieu ne s'était pas révélé Trinité, nous devrions croire ce que vous croyiez, tellement votre raisonnement d'homme est évident pour nous, les hommes. Dans cette révélation faite par Jésus Christ, nous en resterions comme vous à ce que dit l'Ancien Testament, mais à cause de cette révélation, vous êtes en tort et vous vous trompez. Vous nous demanderez sans doute en quoi notre affirmation de chrétien est-elle acceptable. Eh bien ! Ne vous a-t-il pas fallu une révélation pour que vous croyiez que Dieu est un ? Les païens sont incapables d'admettre l'unité de Dieu à laquelle vous croyez, parce qu'ils n'en ont pas reçu la révélation. Vous aussi, sans la révélation que Dieu vous a faite, vous diriez que les païens ont raison et pensent avec justesse. Ainsi en est-il pour nous : il nous a fallu la révélation faite par Jésus Christ pour que nous croyions que Dieu est Trinité ; sans cette révélation, nous dirions aussi que vous avez raison et que vous pensez juste.

- 3/ C'est à cause de cette révélation du Christ que nous trouvons également faux votre raisonnement sur l'absolu de Dieu. Car votre affirmation de cet absolu est une affirmation humaine contrôlée et affermie par la raison humaine, et donc une affirmation compréhensible. La preuve est que vous réagissez violemment contre nous. Si, en effet, l'unité de Dieu est incompréhensible comme vous le dites, vous ne devriez pas nous en vouloir, vous devriez seulement vous étonner, vous taire et, à la rigueur, chercher à comprendre par la foi, comme on fait devant tout fait incompréhensible. Les physiciens ne comprennent pas que la lumière soit à la fois ondulatoire et corpusculaire, et ils ne s'irritent pas, ne nient pas ce fait, sont étonnés, déroutés, et ils attendent et cherchent quelque explication. Si donc vous réagissez contre notre façon de penser l'unité de Dieu, c'est que vous prétendez connaître cette unité divine que vous dites ne pas pouvoir connaître. Et si, voulant calmement examiner ce que nous croyons, vous dites que c'est absurde, vous confirmez votre prétention de pouvoir comprendre humainement ce qui est incompréhensible à l'homme. Quand nous disons que Dieu est un en trois Personnes, vous répondez que votre raison humaine ne peut accepter que « un » fasse « trois », ce qui montre que vous voulez comprendre. Et, quand nous disons que les trois Personnes divines sont distinctes mais sans séparation ni confusion, et qu'elles ne font qu'un seul Dieu par la nature divine, vous dites que tout cela est contradictoire, affirmant ainsi que nos paroles devraient être compréhensibles.

Votre acharnement contre nous à soutenir que Dieu ne peut pas être trine est une preuve de votre volonté à ce que cela soit compréhensible, et vous vous mettez en pleine contradiction avec vous-mêmes. Nous, au contraire, devant votre acharnement contre nous, nous ne réagissons pas violemment, parce que nous savons que, sans une révélation de Dieu et sans la foi dans le Christ, vous ne pouvez pas admettre ce que nous affirmons. Vous vous estimez forts avec votre Dieu absolument un, compris selon votre logique humaine ; nous, avec notre Dieu-Trinité, nous sommes faibles, nous ne pouvons avancer aucun argument, aucune raison, aucune justification, nous pouvons seulement dire : c'est ce que Dieu a dit par son Fils incarné. Dès lors, de même que l'unité de Dieu n'est pas celle que les païens pensent, ainsi la Trinité de Dieu n'est pas celle que vous pensez. Vous ne pouvez avoir qu'une compréhension humaine de la Sainte Trinité ; nous, nous disons que nous

n'en avons aucune compréhension humaine. En cela nous respectons plus que vous l'unité de Dieu, car, si l'unité de Dieu est incompréhensible, la trine unité de Dieu est encore plus incompréhensible, si l'on peut dire, et ainsi elle sauvegarde l'unité divine, affirmée par la foi. Nous ne renversons pas le caractère incompréhensible du Dieu Un, nous le renforçons, nous le mettons à l'abri de toute prétention humaine à comprendre, et de tout effritement de l'unité du Dieu trine.

En conclusion de ce long développement, les juifs, en ramenant à eux, c.à.d. à leur façon humaine de comprendre, la révélation du Dieu Un, se sont empêchés eux-mêmes d'accueillir la révélation de la Sainte Trinité donnée par Jésus.

- b) Voyons maintenant Za 14,9 qui dit : « En ce jour-là, le Seigneur sera un et son nom sera un ». Le prophète parle des temps messianiques et il dit qu'au jour où le Seigneur aura un nouveau peuple, tiré d'Israël et des Nations, « le Seigneur sera un ». Ce futur indique qu'Israël, qui affirme avoir le vrai sens de l'unité de Dieu, ne l'a jamais eu. Et « le Nom du Seigneur sera un » : Le « nom » désignant la nature d'un être, Israël n'a pas non plus connu la nature de son Seigneur. La véritable unité de Dieu n'est pas l'unité absolue avancée par les juifs, c'est l'unité trine que Dieu a révélée par le Christ Jésus son Fils unique à son Église.

Nous comprenons maintenant pourquoi Moïse dit : « Entends, Israël ! ». Ce n'était pas l'unité de Dieu déjà admise par Israël que celui-ci devait entendre, c'était l'unité trine, la Sainte Trinité. En disant à Israël « Entends », Moïse voulait dire : « Sois toujours à l'écoute, car cette vérité "Le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un" te sera révélée par le Messie de Dieu ». Mais Israël n'a pas été dans cet état d'écoute, il a prétendu que la parole de Moïse lui suffisait, car elle lui donnait une connaissance que les autres peuples n'avaient pas et devraient avoir comme lui, Israël, la possède. Il n'attendait pas la révélation de cette parole, prétendait la connaître et disait que Moïse en avait fait la devise de leur témoignage dans le monde, En fait, même la première partie de cette parole de Moïse : « Le Seigneur est notre Dieu », Israël ne la vivait pas. Car de nombreux textes des prophètes n'ont cessé de dire cette parole du Seigneur : « En ce temps-là, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple ». Pourquoi dire « Le Seigneur sera votre Dieu », sinon parce qu'il ne l'était pas en Israël, De fait, les prophètes ont toujours accusé leur peuple d'idolâtrie. Notre texte est donc prophétique et eschatologique.

- v. 5 : « Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu ». La conjonction « Et », omise par le Lectionnaire, est importante, car elle veut unir l'amour envers Dieu à l'unité (trine) de Dieu. Pourquoi dire « Tu aimeras » sinon parce qu'Israël n'aime pas. De fait, pour aimer Dieu dont l'unité sera révélée trine, il faut avoir reçu « le Saint-Esprit qui déverse l'amour de Dieu dans nos cœurs » (Rm 5,5). Israël n'a pas cet amour de Dieu en lui, mais, comme il doit espérer recevoir la révélation de la véritable unité de Dieu, il doit aussi espérer recevoir cet amour divin donné par l'Esprit du Christ, et pour cela, est-il dit par Moïse, s'efforcer d'aimer le Seigneur comme il le peut et le mieux possible. Car la foi en l'unité de Dieu est inséparable de l'amour de Dieu. C'est comme si Moïse disait : « Quand tu apprendras que l'unité de Dieu est trine, alors tu pourras aimer le Seigneur comme il veut l'être ; pour l'instant, si ton amour pour Dieu n'est pas divin, aime quand même le Seigneur de ton amour humain, et ainsi tu te disposes à recevoir l'amour divin donné par le Saint-Esprit quand viendra le Messie ». C'est pourquoi nous trouvons dans tout le Deutéronome l'insistance de Moïse sur l'amour envers Dieu, afin qu'Israël sache que ce précepte est important et nécessaire. Les juifs l'ont bien remarqué, qui en sont venus à résumer les deux tables du Décalogue dans l'amour, l'amour de Dieu (1<sup>ère</sup> table) et l'amour du prochain (2<sup>de</sup> table).

« De tout ton cœur et de toute ton âme et de toute ton intensité » : L'amour envers le Seigneur est à être exécuté par trois foyers intérieurs de l'homme. Le cœur est la source et le ressort intimes, l'âme est la vitalité et l'énergie internes, l'intensité est la capacité et la vigueur profondes.

- v. 6 : « Ces commandements que je te donne aujourd'hui », litt. « Et ces paroles que je te commande aujourd'hui » : Ce qu'Israël doit « entendre » est double : l'unité véritable de Dieu à recevoir, et l'amour spirituel envers Dieu à obtenir. Ce sont là des ordres de Dieu donnés par Moïse, qui s'exécutent par des dispositions concrètes (prière, purification, repentir, obéissance, progrès). Et Moïse les commande « Aujourd'hui », en ce jour récent par rapport au passé et nouveau par rapport au futur, mais qui signifie aussi un moment d'éternité révélé dans le temps. Pour qu'Israël les voit s'accomplir dans l'avenir, au temps du Messie, il ne doit pas les oublier, ce que Moïse souligne par une expression particulière : « Elles resteront dans ton cœur », mais litt. « Elles adviendront sur ton cœur ». Cette expression signifie qu'Israël se doit d'accepter ces paroles divines qui le dépassent et veulent dominer et guider son cœur, à la suite de quoi il bénéficiera de leur accomplissement aux temps messianiques.

Moïse parle de nouveau du cœur, car c'est le cœur qui entraîne tout l'être. Or l'obéissance, p. ex., est difficile ; nous l'avons vu au 22<sup>e</sup> Ordinaire B. Sans la décision et l'encouragement du cœur, le combat et la persévérance qu'elle exige sont voués à l'échec. Les pharisiens et les scribes avaient tout ramené à des pratiques extérieures, mais Jésus avait insisté sur le cœur d'où viennent tous les actes. Moïse pense déjà comme lui, ce qui montre encore qu'il parle du temps où Jésus changera le cœur de l'homme. Parce que le Deutéronome parle fréquemment du cœur, les Pères de l'Église ont vu dans ce cinquième livre du Pentateuque l'annonce de l'Évangile du Christ.

- v. 7-9 (omis) : Moïse donne quelques façons d'agir, qui permettent à Israël de se rappeler en tout temps les paroles qu'il vient de lui dire.

## Conclusion

Ce texte qui commente le Décalogue nous reporte quarante ans en arrière, au jour où, au Sinaï, Dieu donna ses dix commandements à son peuple (Ex 20), mais ce dernier fut incapable d'en entendre davantage. Auparavant Dieu lui parlait par l'intermédiaire, p. ex. en Égypte, à la Mer Rouge, pour la manne, mais au Sinaï Israël expérimenta la volonté du Seigneur de lui parler directement sans passer par Moïse. Par là Israël apprit que, déjà en lui faisant transmettre sa parole par Moïse, le Seigneur cachait la proximité qu'il voulait établir avec lui et qu'il manifesta au Sinaï [Dt 5,23-27]. Ce mode nouveau de communication, Moïse le rappelait au peuple juste avant notre texte [Dt 5,28-31]. Après le péché du veau d'or qui éloignait Israël de Dieu, Moïse lui apprenait, durant trois longues intercessions, que Dieu n'avait pas oublié sa volonté d'être proche de lui. Et en réparation de son éloignement du Seigneur, Moïse lui fit construire le Tabernacle où Dieu ferait habiter son Nom pour être proche de lui. Pendant les quarante ans de sa marche dans le Désert, Israël avait failli de nombreuses fois sur ces deux points : l'attachement à la proximité de son Dieu et l'observance du Décalogue. C'est pourquoi, dans notre texte Moïse redit l'importance du Décalogue, et spécialement celle du premier commandement qui lui rappelle la proximité de Dieu, et dont Moïse donne le sens profond et eschatologique. Après lui avoir dit la nécessité d'avoir les dispositions d'accueil et d'écoute de toute parole de Dieu, il lui révèle l'importance de l'unité de Dieu, l'obligation de toujours s'en souvenir pour en obtenir le sens, et celle d'y joindre la volonté d'aimer le Seigneur le plus parfaitement possible. Israël, en effet, ne pouvait pas encore découvrir la véritable unité de Dieu, ni vivre de l'amour de Dieu donné par le Saint-Esprit. C'est pourquoi les paroles de Moïse étaient une annonce prophétique, dont la

réalisation adviendrait par le Christ. Moïse demandait seulement à Israël de s'en souvenir constamment dans la fidélité, afin de recevoir la révélation de l'unité trine de Dieu et l'amour parfait de Dieu aux temps messianiques, comme le prophète Zacharie l'annoncerait aussi. Ce qu'Israël n'a pas reçu, nous, nous l'avons reçu de la grâce du Christ. Il nous est donc possible de vivre ces paroles prophétiques de Moïse selon leur sens chrétien.

La vertu suggérée par notre texte est la perfection selon son sens actif, la recherche de la perfection. Normalement, pourrait-on dire, la perfection est proche de la charité. Celle-ci est une vertu théologale, parce qu'elle est donnée par Dieu et parce qu'elle a Dieu directement comme objet, mais elle implique notre coopération et a donc un aspect moral, comme la perfection. C'est cet aspect moral que nous avons à examiner ici. Et parce qu'elle est coopération à la charité, la recherche de la perfection relève fondamentalement de la relation au Seigneur, elle est imitation de Dieu comme Jésus le dira : « Devenez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48). La perfection est donc possible dans le moment présent, mais c'est à condition d'y veiller à chaque instant, car la perfection définitive et achevée est présente seulement dans le Ciel. Aussi vaut-il mieux dire « recherche de la perfection », qui indique une vigilance constante en vue de parvenir à la Béatitude éternelle. Cette recherche de la perfection ainsi comprise évite une déviation, celle qu'on appelle « la perfectionnisme », qui est une maladie de l'âme qui ruine la vraie perfection et qui consiste en un retour perpétuel sur soi-même et en un égoïsme camouflé. La vraie recherche de la perfection est attention portée à Dieu et souci de bien faire ce qu'il demande pour lui plaire, et non pour se complaire à soi-même ou pour mendier l'approbation du prochain. Elle se base sur la foi et l'espérance qui disent que la perfection divine est donnée en germe pour être développée. Elle n'est donc pas un supplément qui nous rehausse, elle est une obligation qui nous empêche de pécher. Elle implique la mise en pratique de toutes les vertus. Nous en avons vu plusieurs cette année ; notre texte en donne quatre : la crainte de Dieu, l'écoute, la vigilance, l'amour du Seigneur. Mais par-dessus et dans toutes les vertus, il y a la charité en tant qu'état de grâce et vie selon la grâce, et que Paul appelle « le lien de la perfection » (Col 3,14).

### Épître : Hébreux 7,23-28

#### I. Contexte

Après avoir parlé en He 5 du Christ comme grand prêtre humilié et comme Fils de Dieu obéissant en vue d'exercer son sacerdoce qui est de l'ordre de Melkisédek, Paul s'apprête à développer le sens de ce sacerdoce de Melkisédek, mais il suspend cette décision pour disposer les hébreux à l'écouter correctement ; il leur reproche, en effet, leur attachement au judaïsme qui les empêche de comprendre les réalités chrétiennes. Au chap. 6, il leur dit de faire l'effort de tout quitter pour le Christ, ce qu'il pense pouvoir leur demander, puisqu'ils croient au Christ Jésus, et qu'ils ont souffert pour lui. S'ils font cet effort, ils comprendront la grandeur du sacerdoce de Melkisédek, reflet du sacerdoce du Christ.

Au chap. 7, dont notre texte constitue la fin, Paul explique longuement ce sacerdoce de Melkisédek, figure de celui du Christ. Bien qu'il vienne avant la Loi, ce sacerdoce surpasse la Loi, puisque Abraham et Lévi s'y sont soumis, il annonce la suppression du sacerdoce d'Aaron qui n'a rien mené à la perfection, il est éternel et promis par un serment de Dieu comme le disait David, alors que le sacerdoce d'Aaron est terrestre et n'a pas été l'objet d'un serment de Dieu ; et il est accompli quand Jésus établit la nouvelle Alliance. Vient alors notre texte : Paul y montre la perfection du sacerdoce du Christ, en contraste avec l'imperfection du sacerdoce d'Aaron, car les hébreux auxquels il s'adresse pensaient que ce sacerdoce d'Aaron est le vrai sacerdoce voulu par Dieu. Paul va leur expliquer comment le sacerdoce du Christ est immuable et éternel.



## II. Texte

### 1) Le sacerdoce immuable du Christ (v. 23-25)

– v. 23 : « Un grand nombre de prêtres » : Le sacerdoce d'Aaron a encore ceci d'imparfait, le fait que « la mort les empêcha de durer toujours », litt. « de demeurer », c.à.d. d'être dans un état stable et permanent (voir au 20<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 11). Les prêtres doivent se succéder pour maintenir le sacerdoce d'Aaron, puisqu'ils meurent les uns après les autres. Ceci veut dire que ce sacerdoce est faible et insuffisant sur deux points :

- a) Le sacerdoce d'Aaron se montre supérieur aux prêtres, c.à.d. l'institution, et donc son fonctionnement, est supérieure aux personnes. C'est là une faiblesse et une imperfection, car l'homme est supérieur à toutes les fonctions et institutions, et c'est pour élever et sauver l'homme que celles-ci ont été instituées par Dieu dans son peuple. Il en est de même dans l'Église. Il ne s'agit pas ici du sacrement de l'Ordre qui relève de la grâce divine supérieure à l'homme, mais il s'agit de la fonction qui sert à répandre cette grâce divine. Un prêtre qui a bien exercé sa fonction peut être damné s'il n'a pas vécu selon la grâce de son baptême. Jésus Christ, en effet, n'est pas mort et ressuscité pour établir la fonction de prêtre, mais pour que chaque croyant, prêtre y compris, soit sauvé, devienne fils de Dieu, vive saintement. Si on attachait plus d'importance à la sainteté des personnes qu'à la fonction qu'elles pourraient avoir, on ne parlerait pas du sacerdoce des femmes, et on ne courrait pas après la fonction de responsable dans l'Église. Ces déviations viennent de l'esprit du monde. Dans le monde, en effet, on recherche bien moins le bien des personnes que la fonction qu'elles exercent : on les veut utiles, efficaces, influentes, qualifiées, compétentes ; si elles ne sont pas performantes, on les déboulonne, on les met au chômage. En Israël, le sacerdoce n'était pas livré aux circonstances et à l'arbitrage : il était héréditaire et respecté. Dans l'Église il n'est pas héréditaire, ce qui permet d'attacher une plus grande importance aux personnes qui en sont revêtues ; mais le rôle restitué au laïc chrétien risque fort d'en faire une promotion et non un service.
- b) La mort a raison des prêtres et du sacerdoce d'Aaron. Car la mort dépouille le prêtre du sacerdoce ; de plus, chose choquante, le prêtre, qui fait vivre par sa bénédiction, doit lui-même mourir. La lutte contre la mort ne peut se faire que par le caractère héréditaire du sacerdoce, c.à.d. par l'existence d'autres prêtres. Il en est en partie de même dans l'Église, puisque tout homme est mortel. Aussi s'inquiète-t-on du manque de prêtres, du nombre croissant de vieux prêtres sans que la relève soit assurée, on trouve nécessaire et normal de les remplacer, en ce qui concerne le sacerdoce proprement dit, par des laïcs, ou bien certains pensent au mariage des prêtres. Mais Jésus Christ, qui a voulu ses Apôtres et leurs successeurs, n'a pas eu comme préoccupation première l'éclosion des vocations ; il est venu pour donner la vie éternelle, pour que tous les membres de son Église vivent de sa vie divine et en vivent si bien que certains d'entre eux veulent devenir des distributeurs de cette vie divine. La vraie et parfaite solution n'est donc pas du côté d'une relève à garantir, elle est du côté d'une Vie qui vainc la Mort.

– v. 24 : « Or Jésus, parce qu'il demeure éternellement, possède le sacerdoce qui ne passe pas ». Face au sacerdoce terrestre et insuffisant d'Aaron, il y a le sacerdoce éternel et immuable du Christ, ou plutôt il y a le Christ ressuscité et immortel qui communique à son sacerdoce sa divinité et son éternité. Le sacerdoce du Christ Jésus est parfait sur deux points :

- a) Il est impérissable, parce que Jésus est ressuscité. La mort n'a plus d'emprise sur lui. Dès lors, le sacerdoce d'Aaron s'estompe, est inutile. Seul le sacerdoce de Jésus est valable, il est entre ses mains, il est indestructible. Or, son sacerdoce,

Jésus le donne à son Église, tout en étant le Seigneur et le Maître, si bien que prêtres et fidèles exercent, de façons différentes, l'unique et même sacerdoce du Christ. Quand l'Église est fidèle, le Seigneur Jésus lui donne de nombreux enfants par le baptême et il la pourvoit de l'aide du Saint-Esprit pour en faire de vrais croyants, qui vivent son sacerdoce impérissable, celui des fidèles et celui des prêtres. C'est en vivant cette vie sacerdotale du Christ Jésus que l'Église se perpétue, et donc, c'est de cette vie sacerdotale qu'elle doit se soucier d'abord pour ses membres puis pour tous les hommes. Luc le disait : La ferveur des premiers chrétiens permettait « au Seigneur d'adjoindre à la communauté ceux qui seraient sauvés » (Ac 2,42-47). L'Église n'a pas à s'affoler de la pénurie de prêtres et de fidèles, mais à s'affoler que tant de baptisés ne vivent pas de la vie de leur Rédempteur.

- b) Le sacerdoce du Christ est divin, parce que le Fils de l'Homme est descendu du Ciel. Sa fonction sacerdotale n'est pas supérieure à sa personne, ni sa personne supérieure à sa fonction, car lui et son sacerdoce ne font qu'un. Et parce que Jésus est à la fois Dieu et homme, il unit en lui l'humanité et Dieu. Sa personne est toujours en fonction, comme Paul le dira au verset suivant, et sa fonction est sa personne en action. Dans sa fonction, la personne du Christ est présente, et la personne du Christ est si bien présente dans sa fonction, que, lors du baptême d'un enfant par un prêtre indigne, c'est le Seigneur Jésus lui-même qui baptise, qui se rend présent par son Esprit dans cet enfant. Paul dira plus loin : « Le Christ a rendu parfaits ceux qu'il sanctifie » (He 10,14). Ce n'est pas le prêtre qui sanctifie, et pourtant c'est aussi le prêtre puisqu'il est revêtu du sacerdoce du Christ.

Le sacerdoce d'Aaron est une fonction qui entretient par hérédité de nombreux prêtres qui sont seulement des hommes ; le sacerdoce du Christ est la personne du Christ, homme et Dieu, en fonction à travers les prêtres auxquels il s'identifie. Et comme le Christ Jésus est grand prêtre en tant que Tête de l'Église et qu'il est de sexe masculin pour souligner sa qualité d'Époux de l'Église, son Épouse, les prêtres de l'Église, identifiés au Christ Tête et Époux, sont aussi de sexe masculin. En considérant ici le Christ comme Tête et Époux, les fonctions sacerdotales sont totalement subordonnées à la nature du sacerdoce du Christ. On ne devient pas prêtre dans l'Église pour exercer des fonctions d'utilité communautaire, mais pour permettre au Christ, grand prêtre, Tête et Époux, d'unir Dieu et les hommes. C'est parce qu'on a surtout envisagé les fonctions que beaucoup ne voient pas de différence entre un prêtre catholique, ou orthodoxe, et un pasteur protestant : ils oublient que dans le protestantisme le sacerdoce n'existe pas.

- v. 25 : « C'est pourquoi il peut aussi sauver ». Voilà le sens complémentaire du sacerdoce du Christ : il est de l'ordre du Salut, de la grâce, de la justification, de la sanctification, et non de l'ordre de l'organisation d'une communauté. Et si le Christ peut sauver – ce que le sacerdoce d'Aaron ne peut faire – c'est parce qu'il est Dieu, car Dieu seul sauve. « D'une manière définitive », litt. « En vue d'une totale perfection » : Il ne s'agit pas seulement de sauver un jour définitivement, mais aussi de l'état des sauvés en bonne voie de perfectionnement. Car, étant parfait, le Christ peut agir pour mener à la perfection le Salut des croyants. Comme signalé ci-dessus (He 10,14), le Christ rend parfait. Et ceux qu'il sauve, ce sont « ceux qui abordent Dieu par lui » : Le Salut est offert à tous les hommes, mais il n'est accordé qu'à ceux qui le désirent et le demandent. De même, ceux qui sont déjà sauvés en espérance ne le seront parfaitement un jour qu'en demandant au Sauveur de les faire aborder Dieu. Et celui-ci le fera, car « Il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur » : Nous voyons ici que le Christ exerce sans cesse son sacerdoce dans le Ciel, en montrant à son Père les marques de sa Passion, où il s'est offert pour les hommes selon la volonté du Père.

C'est pourquoi la Liturgie de l'Église, où les prêtres déploient le sacerdoce du Christ, est le reflet de la Liturgie céleste à laquelle préside le Christ glorieux.

## 2) Le sacerdoce céleste du Christ (v. 26-28)

- v. 26 : « Car » : ce mot omis par le Lectionnaire sert à expliquer pourquoi le Christ intercède efficacement auprès de Dieu. « C'était bien le grand prêtre qu'il nous fallait », litt. « C'est un tel grand prêtre qu'à nous il convenait aussi ». Le « aussi (omis dans le Lectionnaire) indique qu'il n'est pas nécessaire de dire que notre grand prêtre convenait à Dieu, puisque Paul l'avait dit la fois dernière : « C'est Dieu qui lui a donné la gloire d'être grand prêtre » (He 5,4-5), et puisque le Christ s'est offert comme Dieu le voulait. Paul va donc dire pourquoi le Christ grand prêtre convenait parfaitement à nous, les hommes, dans son intercession en notre faveur. C'est en effet pour nous que le Père l'a fait grand prêtre. Or, si Jésus était indigne comme nous le sommes, son intercession n'aurait pas plus de conséquence auprès de Dieu que le sacerdoce d'Aaron.

« Saint, sans tache, immaculé, écarté des pécheurs, et devenu plus élevé que les cieux ». Cette dernière expression rappelle celle vue en He 4,14 (au 29<sup>e</sup> Ordinaire B), où était donné le sens de « au-dessus des cieux », et qui faisait allusion à l'Ascension de Jésus. Paul expose d'abord la dignité personnelle du Christ sous forme de trois perfections intérieures : elles se ramènent à dire qu'il est sans péché. Puis il donne une perfection par rapport aux hommes : « écarté des pécheurs », c.à.d. sans connivence avec les pécheurs et relevant leurs péchés pour qu'ils s'en détournent. Enfin il donne la perfection de la stature de son humanité ressuscitée par rapport au Père : « devenu plus élevé que les cieux ».

- v. 27 : « Il n'a pas besoin », mais litt. « Il n'a pas l'obligation » : Paul expose ensuite la dignité de l'exercice du sacerdoce du Christ dans les cieux, en le comparant au sacerdoce d'Aaron qui était la figure de celui du Christ. Le terme « obligation, ἀνάγκη » indique une contrainte. Or le Christ grand prêtre ne subit aucune contrainte extérieure ou intérieure ; et la cause en est donnée : « Il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même ». Quant à « chaque jour », il ne détermine pas d'abord « offrir des sacrifices » comme dit le Lectionnaire, mais bien « il n'a pas l'obligation ». Paul veut dire que le Christ ne doit pas veiller à offrir des sacrifices pour être pur devant Dieu avant d'en offrir pour purifier le peuple. C'est donc le sens de la fonction sacerdotale d'Aaron, qui sert à Paul pour mieux faire comprendre l'offrande que le Christ fait de sa personne.

« Car il l'a fait une fois pour toutes ». Le « car » (omis) annonce la cause de la non-obligation du Christ d'offrir des sacrifices comme Aaron :

- a) d'abord « Il l'a fait », il a accompli et remplacé « une fois pour toutes » le sacerdoce d'Aaron. « Une fois pour toutes » s'oppose à « chaque jour ». Les sacrifices réalisés dans le temple par le sacerdoce d'Aaron devaient être répétés indéfiniment, parce qu'ils n'apportaient pas le Salut mais y préparaient seulement. Par contre, comme le Christ demeure pour toujours et que son sacerdoce ne passe pas (v. 24), son sacrifice est éternellement présent, il n'a donc pas à être refait.
- b) Ensuite « En s'offrant lui-même » : Que valent les sacrifices de victimes au temple face au sacrifice de lui-même que le Christ a fait. Et alors qu'Aaron et les prêtres disparaissent les uns après les autres, le Christ glorieux est toujours vivant pour intercéder perpétuellement (v. 25).

- v. 28 : « Car » (omis) : Le premier des trois « car » expliquait la perfection du Christ grand prêtre face à l'imperfection des grands prêtres de l'Ancien Testament. Ce troisième « car » explique l'insuffisance de la Loi sur les grands prêtres et le serment de Dieu qui décide de rendre parfait son Fils incarné. Pour simplifier ce qui suit, le lectionnaire brise le parallélisme que Paul établit entre le sacerdoce d'Aaron et le sacerdoce du Christ, alors que le Lectionnaire les oppose par un « mais ». Littéralement, en effet, on a d'abord : la Loi parle de faiblesse ; ensuite on a : le serment que Dieu fait après la Loi parle de perfection. Voyons ce parallélisme de légère opposition :
- a) « La Loi » entrave « la parole du serment venant après la Loi ». Paul l'avait dit plus haut en rappelant Ps 109,4 : « Le Seigneur l'a juré : Tu es prêtre pour toujours ». Pour le sacerdoce d'Aaron, Dieu n'a fait aucun serment, il n'est donc pas tenu de le maintenir. Par contre, pour le sacerdoce de Melkisédék qui évoque celui du Christ, Dieu a fait un serment et ne peut le révoquer. Et ce serment advint « après la Loi », ce qui signifie la suppression du sacerdoce d'Aaron.
  - b) « Grands prêtres », au pluriel parce que la mort les empêchait de demeurer (v. 23) se distancent de « le Fils » demeurant pour toujours (v. 24). Paul ne dit pas « le Christ », mais « le Fils », parce que c'est son Fils unique que le Père a envoyé devenir grand prêtre par son incarnation, et parce que c'est par sa Résurrection que l'humanité du Fils a reçu de celui-ci sa divinisation (Rm 1,4).
  - c) « Des hommes possédant la faiblesse » diffère de « Fils parfait pour toujours ». Les grands prêtres n'étaient que des hommes faibles, pécheurs, mortel, éloigné de Dieu, mais le Fils est parfait en tout. Il s'est abaissé, il a endossé la faiblesse, y a compati, a subi les épreuves (He 4,15 au 29<sup>e</sup> Ordinaire B), mais, maintenant ressuscité et intercédant auprès du Père, il est puissant, immortel, possesseur de la plénitude de la divinité.

## Conclusion

Après avoir montré que le sacerdoce de Melkisédék était plus apte à figurer le sacerdoce du Christ que le sacerdoce d'Aaron (He 7,1-22), Paul revient au sacerdoce d'Aaron qui est aussi une figure de celui du Christ, dans le but d'expliquer comment le sacerdoce du Christ y remédie et l'achève. Car le sacerdoce d'Aaron était plutôt une figure négative, puisqu'il combattait les péchés sans succès et n'apportait pas le Salut. Le Christ, l'unique et vrai grand prêtre, l'a repris et transformé en lui-même par sa mort et sa résurrection, rendant dès lors inutile et sans objet le sacerdoce d'Aaron comme tel. Ainsi, alors que le sacerdoce d'Aaron était indigent, inefficace, terrestre, passager et mortel, celui du Christ est fécond, efficient, céleste, impérissable et éternel. Et, alors que les (grands) prêtres de la Loi ancienne demeurent prisonniers de la mort, le Christ vit éternellement dans le Ciel pour intercéder sans cesse en faveur de ceux qui veulent s'approcher de Dieu. Les hébreux, auxquels Paul s'adresse, feraient donc beaucoup mieux de se détacher du sacerdoce inutile d'Aaron, et de s'attacher joyeusement au sacerdoce du Christ qui les sauve.

Deux fois le texte nous parle de la perfection : la première fois, (v. 25) comme accomplissement du Salut pour ceux qui croient au Christ ; la deuxième fois (v. 28) comme état du Christ ressuscité et Fils de Dieu. Outre les termes « saint », « sans tache », « loin des pécheurs », « plus élevé que les cieux », qui désignent aussi la perfection, deux aspects de la recherche de la perfection nous sont indiqués :

- a) La perfection est de l'ordre du Salut définitif, que le Christ garantit aux chrétiens fidèles, mais aussi à tous les hommes qui désirent ce Salut. Elle n'est donc pas acquise une fois pour toutes sur la terre, elle est objet de progrès constant pour l'acquérir une fois pour toutes dans le Ciel.
- b) La perfection est celle du Fils de Dieu fait homme qui s'est offert au Père pour les hommes, et qui la communique aux siens par la grâce du Saint-Esprit. Le chrétien possède donc déjà la

perfection du Christ, mais c'est pour agir comme le Christ, c.à.d. pour s'offrir lui-même à Dieu jusqu'à être éternellement parfait dans le Fils parfait.

## Évangile : Marc 12,28b-34

### I. Contexte

Avec ce texte, nous sommes dans le temple de Jérusalem. Plusieurs événements ont eu lieu depuis celui de l'évangile de dimanche dernier. Rappelons-nous d'abord le sens de la mission de Jésus. En quittant la Judée, il y a trois ans environ, Jésus avait révélé longuement en Galilée la fin de l'Économie ancienne et la venue de l'Économie nouvelle, toutes deux accomplies par lui. Revenant alors en Judée par la Transjordanie, il traversait Jéricho et guérissait un aveugle mendiant qui désirait le voir pour le suivre jusqu'à Jérusalem. Peu après, Jésus fait son entrée messianique, comme nous l'avons vu au Dimanche des Rameaux B, et il chassait les vendeurs et les acheteurs du temple. Revenu dans le temple le lendemain, il est assailli par les chefs du peuple qui tentèrent vainement de ruiner son autorité, et il leur disait la parabole des vigneronniers homicides, à la suite de quoi ils s'irritaient. Puis, c'étaient la question hypocrite des pharisiens et des hérوديens sur l'impôt dû à César, et la question hautaine des sadducéens sur la résurrection des morts.

Vient alors notre texte : un scribe interroge Jésus sur le premier des commandements. La question de ce scribe se fait dans une atmosphère d'hostilité à l'égard de Jésus. Celui-ci avait déjà dit que l'Économie nouvelle et sa propre personne seraient en butte à la contradiction, et il avait annoncé trois fois qu'il serait mis à mort à Jérusalem. Maintenant qu'il est à Jérusalem et dans le temple, qui est le cœur de la vie d'Israël, nous voyons que diverses formes d'hostilités grouillent dans le cœur des autorités d'Israël. Parmi celles-ci, il y en a au moins une, un scribe qui cherche la vérité ; pourtant il participe dans une moindre mesure à cette hostilité, comme nous allons le voir, et au fait qu'il ne croit pas en Jésus. La réponse de Jésus va lui faire comprendre qu'il doit progresser, mais le scribe restera sur ses positions. Alors, plus personne ne l'interrogera encore.

### II. Texte

#### 1) Sens messianique du premier commandement, donné par Jésus (v. 28b-31)

- v. 28b : « Un scribe s'avança vers Jésus pour lui demander », mais litt. « Un unique des scribes ... l'interrogea ». Il a entendu Jésus et les sadducéens discuter, et il sait que, pour tous les scribes, Jésus a bien répondu. Lui-même a été frappé de la justesse de cette réponse, aussi voudrait-il être éclairé sur un point qui faisait dissension parmi les chefs du peuple : « Quel est le premier de tous les commandements ? ». Le scribe ne veut pas dire que ce commandement est supérieur aux autres, mais qu'il est celui qui les anime – selon le sens de « premier », vu aux 26<sup>e</sup> et 29<sup>e</sup> Ordinaires B – à savoir celui qui aide les autres à se perfectionner. La suite du texte montre qu'il sait quel est le premier commandement, mais qu'il désire un complément d'information sur ce point. Car, d'une part, le texte ne dit pas « pour le tenter » : il est donc bienveillant envers Jésus, qui va lui répondre avec la même bienveillance, et d'autre part « Il interroge », du verbe « ἐπερωτώ » qui a le sens de consulter.
- v. 29-30 : « Jésus répondit » en citant Dt 6,4-5, dont nous avons vu le sens dans notre première lecture. Et Jésus l'appelle « Le premier » (commandement), parce que le texte de cette citation fut donné par Moïse comme sens de la première des dix paroles du Décalogue. Jésus la reprend dans le sens messianique compris par Moïse, et y voit donc un lien avec lui-même.

- v. 31 : « Voici le second », ou plutôt « Le deuxième est celui-ci », parce que, comme le premier, il est ouvert sur les autres commandements. Nous n'avons pas ici l'opposition « premier – dernier » que nous avons eu précédemment, mais un nombre d'une série. Pourquoi Jésus ajoute-t-il un deuxième commandement, alors que le scribe l'interrogeait sur le premier ? Il n'y a qu'une réponse possible : Jésus y voit un nécessaire complément, et un complément de même valeur que le premier. En effet, sans explication, il accole un deuxième au premier, comme pour dire : outre le premier qui s'attache le deuxième sans lequel il n'y aurait pas de premier. Le premier porte sur l'amour de Dieu, le deuxième porte sur l'amour du prochain selon Lv 19,18 vu au 7<sup>e</sup> Ordinaire A.

« Plus grand que ceux-ci, un autre commandement ne l'est pas » : Remarquons que Jésus, après les avoir séparés, les unit fortement de trois façons :

- a) leur commune différence d'avec « un autre commandement » (et non « les autres commandements » : Lectionnaire) ;
- b) leur unique grandeur, « grand » indiquant que ces deux commandements sont marqués de la grandeur de Dieu ;
- c) l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont premiers ; encore que le deuxième soit moindre que le premier, ils ont une perfection et une excellence dont les autres commandements ont besoin.

Avant de voir pourquoi Jésus répond de la sorte, et où il veut en venir, il nous faut considérer la réaction du scribe.

## 2) Compréhension insuffisante des deux commandements par le scribe (v. 32-34)

- v. 32 : « Fort bien, Maître », c.à.d. superbement ou admirablement, Enseigneur. Le scribe apporte son contentement enthousiaste à cette réponse de Jésus ; et il exprime sa pensée : « Tu as raison de dire », traduction faible de « Tu as dit selon la vérité »<sup>2</sup>. En approuvant Jésus de cette façon, il veut montrer qu'il a très bien compris. Or ce qu'il dit montre au contraire qu'il n'a pas tout à fait compris ce que Jésus exprimait. La première partie de ce qu'il énonce semble entièrement conforme à Dt 6,4 cité par Jésus pour souligner « l'unité » de Dieu (comme les Septante et (Néo)Vulgates le précisent), mais le scribe prend un autre texte, Dt 4,35 : « Il n'y en a pas d'autre », qui souligne « l'unicité » de Dieu. L'unité de Dieu lui est incompréhensible, alors que son unicité est d'autant plus claire pour lui que le Décalogue parle seulement d'elle. Aussi le scribe néglige-t-il le « Entends, Israël » qui, avons-nous vu, souligne que l'unité de Dieu a un sens caché qui serait révélé par le Messie. Au fond, le scribe s'en tient à la première parole du Décalogue (Ex 20,3, alors que Moïse, en Dt 6,4, envisageait l'unité de Dieu dont le Messie ferait la révélation. Pourquoi, en effet, à la demande du scribe sur le premier commandement, Jésus ne prend-il pas la première parole du Décalogue, sinon pour amener le scribe à remarquer, chercher, demander le sens caché de Dt 6,4 ? Dès lors, la connaissance du scribe sur le premier commandement est insuffisante, voire insatisfaisante. Voyons donc ce qu'il va dire des deux commandements donnés par Jésus.
- v. 33 : « L'aimer de tout son cœur ... » : Cette fois-ci le scribe reprend Dt 6,5, mais il le sépare du v. 4, alors que Moïse avait uni, comme Jésus le fait, le « Entends, Israël » et l'amour du Seigneur. De plus, le scribe unit l'amour de Dieu et l'amour du prochain, comme Jésus les avait unis après les avoir séparés, et non comme Moïse qui ne parlait pas de l'amour du prochain. Enfin, le scribe ajoute à l'union de l'amour de Dieu et de

<sup>2</sup> Ici, en Mc 12,32 le scribe répond à Jésus : « Tu as dit selon la vérité (ἀλήθεια) », tandis qu'en Lc 10,28 c'est Jésus qui répond au scribe : « Tu as répondu droitement (ὀρθῶς) ».

l'amour du prochain – union très forte, puisque le verbe qui suit « vaut mieux » est au singulier –, il ajoute : « Vaut mieux que les holocaustes et les sacrifices ». Le « vaut mieux » est moins bon que « est plus surabondant », qui signifie « contenant une richesse spirituelle débordante ». Ici, l'avis du scribe est tout à fait conforme à la Loi et aux Prophètes ; p. ex., Samuel, juge et prophète, avait dit à Saül que Dieu se plaisait bien plus à l'obéissance qu'aux sacrifices et holocaustes (1 Cor 15,22). Le scribe met également la religion du cœur au-dessus du culte extérieur.

On peut se demander pourquoi le scribe parle d'holocaustes et de sacrifices. Comme il parle en écho de la réponse de Jésus, « le plus surabondant que tous les sacrifices » correspond à « un autre commandement n'est pas plus grand que ceux-ci (l'amour de Dieu et l'amour du prochain) » (v. 31). Nous remarquons d'abord que « plus surabondant, περισσώτερόν » n'est pas la même chose que « plus grand, μείζων » du v. 31 : surabondant évoque l'excès, le surplus, le débordement, alors que plus grand dénote une valeur divine. Nous remarquons ensuite, d'une part, les holocaustes et sacrifices, et d'autre part, tous les autres commandements évoqués par le « ceux-là » du v. 31, les uns et les autres étant signalés par le scribe en rapport avec les deux sortes d'amours. Si donc celui-ci parle seulement des holocaustes et sacrifices à propos de ces deux sortes d'amours, et s'il ne s'étonne pas mais admet que Jésus ajoute le deuxième commandement alors qu'il ne le questionnait que sur le premier, c'est, à mon avis, parce qu'il pensait que Jésus avait en tête le Décalogue écrit sur deux tables, l'une considérant l'amour de Dieu, l'autre l'amour du prochain. Ceci indique et résout une autre anomalie dans ce qu'il dit à Jésus : il sépare l'amour de Dieu de l'unité de Dieu, puisque le Décalogue parle seulement de l'unicité de Dieu, alors que Moïse et Jésus le plaçaient au niveau de l'unité de Dieu.

De plus, le scribe place l'amour de Dieu sur le même pied que l'amour du prochain ; par contre, Jésus, qui avait ajouté l'amour du prochain à l'amour de Dieu, élève cet amour du prochain au niveau de l'amour de Dieu, en disant qu'ils sont tous deux d'égale grandeur. Et puis, comme nous l'avons vu, Moïse parlait d'un amour de Dieu qui soit digne de l'unité de Dieu, ce que le scribe ne pouvait pas comprendre. Déjà dans notre première lecture, Moïse demandait à Israël d'aimer Dieu d'un amour qui soit digne de son unité. Il savait pourtant bien qu'Israël en était incapable, mais il voulait que le peuple s'y dispose, en espérant obtenir par le Messie cet amour de Dieu, digne de son unité véritable. Jésus dit la même chose que Moïse, mais en ajoutant que l'amour du prochain doit, lui aussi, être digne de l'unité divine. Or le scribe pense que cela n'est pas possible : pour lui, l'amour de Dieu ne peut être pratiqué que selon les possibilités de l'homme. Nous verrons bientôt pourquoi Jésus joint si fortement l'amour du prochain à celui de Dieu et à l'unité de Dieu. Pour l'instant, nous remarquons que le scribe veut bien admettre ce que dit Jésus, mais que sa façon de comprendre est différente de la pensée de Jésus. S'il n'a pas compris la pensée de Moïse, comment comprendrait-il celle de Jésus ?

- v. 34 : « Voyant qu'il avait fait un remarque judicieuse », litt. « Le voyant répondre perspicacement ». Ce terme « perspicacement, βουνεχῶς » est un hapax biblique. Les (Néo)Vulgates le traduisent par « sagement, sapienter ». Jésus voit dès lors que la réponse du scribe est sage. De fait, quand on réexamine sa réponse, on doit dire que l'on n'y trouve rien de faux, et qu'elle engage à une fidélité et à une piété remarquables. Cependant, elle ne correspond pas tout à fait à la pensée ni à la réponse de Jésus. C'est pourquoi, celui-ci lui dit : « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu ». C'est à la fois une fin de non recevoir et une invitation à réfléchir. Le scribe n'a pas atteint le Royaume, mais il en est tout près ; mais de quelle manière ?

Remarquons que Jésus juge la réponse du scribe par rapport au Royaume de Dieu. Le terme « βασιλεία » possède trois sens : règne, royauté, royaume. Le Royaume de Dieu est le domaine où Dieu règne sur ceux qui croient en sa royauté. Comme on le voit, le Royaume de Dieu sur terre est moins la localisation d'un peuple que le peuple et son Roi ; il comprend essentiellement des personnes, sans lesquelles il ne serait qu'un lieu désert. De plus, le Royaume de Dieu, ébauché tant bien que mal dans l'Ancien Testament, est établi pour toujours par Jésus, parce que Jésus est lui-même le Royaume : il est l'humanité sur laquelle règne sa divinité. Jésus dit donc au scribe : « Tu n'es pas très loin de moi et de mon Église ». En conséquence, nous remarquons que Jésus ne met pas en évidence le dire du scribe, mais la personne du scribe ; il ne dit pas : « Tes paroles ne sont pas bien loin d'être conformes à ce qu'est le Royaume », mais « Tu n'es pas très loin du Royaume ; toi-même n'es pas encore dans le Royaume ». C'est un éloge : Jésus le voit comme quelqu'un qui vit ce qu'il pense et dit ; mais c'est aussi un regret : sa pratique de la Loi le laisse à la porte du Royaume.

Cette parole de Jésus au scribe nous indique ce qui manque à celui-ci :

- a) Le scribe n'a pas saisi la pensée de Jésus, il n'a pas vu la portée messianique de la parole de Moïse donnée par Jésus, il n'a vu que le Décalogue, c'est pourquoi il a ramené l'amour de Dieu à une pratique seulement humaine, comme celle de l'amour du prochain. Il agit ainsi parce qu'il a une notion insuffisante de Dieu : il admet l'unicité de Dieu, mais il pense qu'on ne peut rien dire ni admettre de l'unité de Dieu, alors que Moïse demandait d'attendre la révélation de cette unité de Dieu par le Messie, et le don de l'amour de Dieu par son Esprit Saint, comme nous l'avons vu dans notre première lecture. Parce que Jésus et le Saint-Esprit, qui apporteront ces bienfaits et seront envoyés par le Père, sont Dieu, la parole de Moïse contenait secrètement le mystère de la Sainte Trinité. Le scribe ne s'était pas disposé à les attendre. De sa part, c'est une grave négligence, car lui, tout comme les chefs du peuple, ne pratiquait pas bien la Loi, pourtant destinée à conduire à Jésus. Au fond, le scribe demeure dans l'état qu'il était avant d'aborder Jésus : il ne croit pas en lui.
- b) En disant au scribe le premier commandement au complet, tel que le formule Moïse, et en adjoignant le deuxième qui est différent, Jésus veut suggérer que lui-même est à la fois le Seigneur Un et le prochain, et donc que c'est lui, Dieu et homme, qu'il faut aimer. Comme son humanité est différente de sa divinité, Jésus sépare [distingue] les deux commandements, et parce que, par son Incarnation, le Fils de Dieu s'est uni son humanité, il affirme que le deuxième commandement est aussi grand que le premier.

Résumons. Parce que le scribe ne connaissait pas le sens plénier du texte de Moïse tel que Jésus, comme Verbe de Dieu, le lui avait révélé, le scribe ne pouvait pas comprendre la pensée de Jésus ; mais parce qu'il ne croyait pas en Jésus qui lui aurait apporté son aide, il s'est fermé à la pensée de ce Maître qu'il était venu consulter, et il n'est pas dans le Royaume, comme le sont les chrétiens qui croient que Jésus est Dieu et homme. Cependant, parce qu'il s'est approché de la pensée de Jésus et du sens véritable de la Loi en acceptant de voir les deux commandements de l'amour, que Jésus unissait, comme étant l'essentiel de la Loi, il n'est pas très loin du Royaume dont Jésus est le Roi.

« Et personne n'osait plus l'interroger » : Jésus s'attendait, semble-t-il, à ce que le scribe lui demande comment il pourrait être dans le Royaume de Dieu, mais le scribe campe sur ses positions. Et comme les autres, qui sont présents, constatent que Jésus peut, facilement et sans erreur, ramener la Loi à lui-même, et qu'eux tous ne renoncent pas au sens de la Loi auquel ils tiennent, tous préfèrent se taire pour ne pas être confondus. Leur fermeture de cœur les dispose encore à devenir les ennemis de Jésus.



## Conclusion

Après « l'impôt dû à César », qui se situe au niveau païen et où pharisiens et hérوديens s'empêtraient, après « la résurrection des morts » qui se situe au niveau juif et sur laquelle butaient les sadducéens, nous avons le double commandement essentiel qui se situe au niveau chrétien et que les scribes ne parvenaient pas à placer parmi les commandements ni à comprendre convenablement. Car, de même qu'on ne peut s'estimer possesseur des biens de la terre que César a obtenus de Dieu, et de même qu'on ne peut dévaluer la personne humaine que Dieu a créée pour lui et pour elle-même, et pour toujours à son Image, ainsi ne peut-on comprendre l'essentiel de la Loi que selon le point de vue humain. Le seul remède à ces attitudes charnelles est la présence et donc la foi en Jésus Christ. Car, étant Dieu et homme, il est plus que l'univers : il est le Royaume ; il est plus que l'homme mortel : il est la Vie ; il est plus que la Loi : il est le Verbe, le Seigneur de la Loi. Il est la perfection infinie qui empêche le chrétien de s'attacher à la terre, de matérialiser la vie humaine, de manipuler la Parole de Dieu.

C'est pourquoi la vertu de perfection toujours à chercher consiste à aimer Jésus, Christ et Seigneur, qui, par le Saint-Esprit, nous fait vivre avec et dans le Dieu Un, la Sainte trinité. Nous avons vu que la perfection est de l'ordre du Salut, par l'imitation du Christ, l'Évangile, et par une vigilance constante à atteindre la perfection. Car déjà donnée au baptême, cette vertu de perfection doit être développée jusqu'à sa plénitude dans le Ciel. C'est ce que Paul disait : « Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut dans le Christ Jésus. Nous qui sommes des parfaits, c'est ainsi qu'il nous faut penser » (Phil 5,13-15).